

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Conakry

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 145-150

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Conakry

Conakry, le . . .

Chère Mara,

Sur le Bosphore, sur la Mer Egée, sur le Tibre, sur les ondes de l'océan, devant la péninsule du Cap-Vert, naviguent depuis plusieurs jours, tels de blancs papillons tombés à l'eau, les ailes dépliées, des lambeaux de papier à lettres. Si, par un hasard extraordinaire, le flux et le reflux des marées les recomposaient, on y lirait : « Chère Mara... », « Chère Mara... », « Chère Mara... », « Chère Mara... ».

C'est en effet par quatre fois que j'ai commencé à t'écrire la longue lettre que je t'avais promise : à Istanbul, à Athènes, à Rome, à Dakar. Quatre fois je l'ai déchirée et en ai jeté les morceaux à la mer. C'est de ta faute, chère amie tessinoise.

Quand, par hasard, je t'avais rencontrée à Klotten, lors de mon départ pour la Turquie, tu rêvais de partir, derrière les grandes vitres qui donnent sur la piste. Tu m'avais dit — tu te rappelles — d'une voix étrangement émue : « Daniel, toi qui voyages beaucoup, emporte-moi avec toi dans ta valise ». C'était cette phrase si souvent répétée quand quelqu'un part pour un voyage en terres lointaines. Mais ce jour-là, tu la disais avec une inquiétude désespérée : tu ressentais vraiment ce besoin de voyager, d'aller très loin pour fuir la vie trop méthodique de tous les jours, pour te fuir toi-même et en même temps échapper aux pensées, aux sentiments stagnant au lac de ton cœur. Ce sont aussi des choses qu'on dit. Mais ce jour-là tu les vivais. C'est pour cela que je te répondis « oui » d'un ton sérieux. Et ainsi je t'ai vraiment portée avec moi, non dans ma valise, mais vivante en mon souvenir. Tu étais à côté de moi dans le quadrimoteur durant le vol de Constantinople en Grèce, puis à Rome, et de là jusqu'à la pointe la plus occidentale de l'Afrique. Tu m'avais dit : « Pourtant, je t'en prie, ta valise, ouvre-la seulement

à un endroit où je puisse me plaire, en une place qui s'adapte à moi — tu as ri — qui s'adapte à mes cheveux noirs, à mon teint sombre, à... — tu devins tout à coup sérieuse, mélancolique — à mon âme prisonnière ».

Et moi, j'ai voulu te contenter. J'ai regardé autour de moi. A Istanbul... à Istanbul, tu te serais certainement plu. Le voisinage, la pénétration de l'Asie, t'aurait fascinée. Mais il y a ces Turcs qui se sont mis le gros veston de peau et le bonnet à visière. Et moi je me rappelai le jour où nous étions ensemble dans un café, à Locarno. Un homme du type local, habillé « alla Capri » était entré, et toi, tu t'étais écriée, à haute voix : « Qui est cet hurluberlu ? » et nous avons ri.

Je sais que les individus artificiels te dégoûtent. Tu aimerais un monde naturel, sincère, voire même un peu primitif. Non, Istanbul, après la révolution occidentale d'Atatürk, ce n'est pas ton genre.

A Athènes aussi, je fus tenté de te faire descendre à terre en te disant : « Hic manebis optime », tu te sentiras très bien ici. Je pensais à ton penchant pour le dessin, à ton plaisir devant les choses harmonieuses : en Attique, il y a de quoi les satisfaire. Alors, je me rappelai ta façon de parler au téléphone : tu n'étais jamais dans un fauteuil, jamais sur une chaise, mais assise par terre, le dos contre le mur. Non, il y avait trop de perfection sur l'Acropole, trop d'exactitude dans ces colonnes que les anciens constructeurs de l'Hellade, calibrèrent au millimètre, en tenant compte aussi du jeu de l'ombre et de la lumière, afin de compenser l'illusion d'optique : tu es trop sauvage pour vivre dans ce monde de cristal précieux. Athènes non plus ne pouvait te convenir.

Rome ensuite s'est trouvée à ta portée. Tu la connais déjà. Jolie, charmante, mais avec un retard de quelques siècles, pour y passer, — l'une après l'autre — tes journées de cette seconde moitié du dernier siècle avant l'an 2 000.

Dakar, pensai-je, voilà qui conviendra à Mara ! Dakar, c'est l'Afrique, avec l'océan devant soi, et le Sahara derrière. Mais Dakar est avant tout le point du Continent noir le plus rapproché de l'Amérique. Et c'est important, une telle situation. C'est une base navale et aérienne,

on y installe des industries, on y fait du commerce. Mais toi, je le sais, tu cherches, pour y vivre avec tes rêves, un monde innocent de civilisation. C'est pourquoi, à Dakar, j'ai déchiré la lettre qui commençait par ces mots : « Chère Mara... ».

A Dakar, j'ai laissé les grandes lignes aériennes avec des étapes de 4 ou 5 000 kilomètres, et j'ai pris la « ligne du Safari » qui mène vers le sud, vers les côtes fabuleuses : la Côte du Poivre, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or et celle des Esclaves, en faisant escale sur des aéroports si minuscules que les nôtres, au Tessin, sont, par comparaison, des aéroports intercontinentaux. Les avions ne volent que de jour ; quand, vers le soir, ils arrivent sur un aérodrome, tous les passagers sont conduits dans un hôtel moderne et, même s'ils sont pressés, ils y prennent un large repos jusqu'au lendemain matin, à moins qu'ils ne visitent la ville durant la nuit. Le jour suivant, après le lever du soleil, l'avion reprend son vol. Ainsi apprend-on qu'en Afrique, il ne faut jamais être pressé, même si l'on voyage dans le ciel.

A Conakry, toutefois, je suis arrivé par mer. J'étais parvenu par la ligne du « Safari » jusqu'à Freetown dans la Sierra Leone. J'étais descendu sur l'aéroport et j'avais rejoint la ville où je devais rencontrer quelques amis. Après l'entrevue, ayant mis au point certaines affaires — en Afrique occidentale, on ne se rencontre jamais sans traiter une affaire ou l'autre — et ayant salué mes amis blancs et noirs, je me suis embarqué sur une « carretta », un de ces vieux navires rouillés et cabossés qui servent au petit cabotage, chargés des marchandises les plus étranges. Après une nuit de vent très chaud, effleurant des îles semblables à celle de Robinson Crusoé, j'entrai dans le port de Conakry.

Tout de suite, je me suis dit : « De Conakry, des lettres à Mara, je n'en écrirai pas ». En effet, j'avais aperçu quelque chose qui, j'en étais certain, ne te plairait pas. Au-dessus de la forêt qui s'étendait, s'avancçait, embrassant tout dans sa verdure, jusque dans les installations portuaires, jusque sur certaines petites collines rouges — de bauxite, m'a-t-on dit — destinées à être transportées, au-dessus de cet anneau de végétation tropicale luxuriante, se dressait... un gratte-ciel

moderne ! Je ne te voyais pas, chère Mara, dans une Afrique dominée par des gratte-ciel.

Je me trompais. Car l'Afrique est plus forte que les gratte-ciel. En effet, pendant que j'étais encore à la proue du navire remorqué dans le port, je sentis sur le visage une bouffée d'air chaud et très humide. Comme si un « geyser » islandais soufflait horizontalement contre nous au lieu de monter à la verticale. Deux minutes après nous étions couverts de gouttelettes, comme si nous étions restés toute la nuit sous la pluie.

Je descendis à terre. A l'entrée de la ville, juste après la douane, se dressait un baobab : ses branches formaient une sorte de tunnel. Je passai dessous et me rendis compte que j'étais en train de franchir un tunnel sous-marin dont la mer aurait forcé la voûte. Je marchais dans un air tout à fait humide. On m'en donna les raisons : la température moyenne va de 22 à 32 degrés, ce n'est pas excessif ; l'humidité moyenne s'étend de 60 % à 95 %, et c'est beaucoup. Il me semblait que si on y avait ajouté ce 5 % qui manquait, je me serais noyé. Pourtant je me sentais bien, étrangement bien. C'est alors que j'ai pensé à toi, Mara. Je me souviens du temps où nous étudions ensemble, chez toi, la physique et la minéralogie pour les examens trimestriels du Lycée. Après avoir, pendant deux heures, avalé des formules et des schémas, tu nous plantais là et tu disparaissais. Pendant une demi-heure on ne te voyait plus, mais on entendait tes éclats de rire se mêler à un frou-frou d'eau jaillissante. Peu après tu arrivais, enveloppée dans ton peignoir. Tu disais : « Les amis ! je dois avoir un poisson dans mes ancêtres ! Je ne me sens bien que dans l'eau. C'est ma quatrième douche ce matin. Et je crois que ce ne sera pas la dernière. Quand je suis fatiguée, nerveuse, démoralisée, comme tout à l'heure, seule l'eau peut me redonner des forces. Quelle joie ce serait, si l'on pouvait vivre toujours dans une mer tiède en hiver et fraîche en été ! »

Chère Mara, à Conakry, tu vivrais dans ton élément. Dans cet air, tu pourrais nager et « faire le mort » ; tu pourrais en boire, de cet air, et en gicler tout autour de toi ! Pense un peu : des amis me disaient qu'ils

se baignaient pour se débarrasser de l'humidité ! A Conakry, capitale de la Guinée, ton ancêtre poisson ferait des pirouettes de joie sur des ondes d'air.

Mais ce n'est pas tout. Il y a encore une autre raison pour laquelle cette lettre part d'ici vers ma chère Mara : c'est que toi, Mara, tu es pleine de vie. Si tu n'étais pas soumise à toute une organisation du monde, établie en dehors de ta volonté, combien de choses folles et belles ne ferais-tu pas ? Eh bien, ici, tu vivrais dans le monde de tes rêves !

Ici, l'air est plein de pollen, de semences de vie. Des fleurs énormes avec des corolles de feu s'épanouissent et produisent un fruit mûr dans un cycle très court de semaines. Alors les calices éclatent, les semences sortent et volent dans l'air. Et pendant ce temps d'autres fleurs lancent aux insectes l'invitation du pollen. Il y a une tension continuelle vers la fécondation, la fertilité, la fécondité, dans l'air de Conakry.

Routes et maisons, machines et étoffes sont patinées de moisissure, mais ce n'est pas là quelque chose de vieux, de mort, mais le début même de la vie. Tu as l'impression que si, par hasard, tu t'endormais sur l'herbe, tu te trouverais le matin avec une fleur germée sur ton corps, sortie d'une de ces milliards de semences suspendues dans l'atmosphère et alimentées par cet air chaud et humide comme un « humus ».

Ici, une créature humaine est immergée, physiquement, avec tous ses cinq sens ou plus dans la vie palpitante. Ainsi se produit-il un échange d'énergies ; après deux jours de Guinée, tu n'aurais plus besoin de dominer ni de consommer l'exubérance de vie qui te tourmente au milieu de notre civilisation. Automatiquement, tu en aurais transmis un peu au milieu ambiant, car ici tout tend à la communion entre l'homme et la nature.

Alors, tu viendrais avec moi, finalement sereine, sous cette douche d'air africain qui pétrit une personne jusqu'à la moelle.

Je te conduirais par la main jusqu'à la « corniche », vis-à-vis des Iles Loos. Tu marcherais, docile et heureuse, le long des eaux merveilleusement calmes et lumineuses — les quelques noirs canoës des Indigènes n'arrivant pas à y marquer le signe de la présence humaine.

Il te semblerait être en dehors du monde. Les îles vert-violet, vis-à-vis de la « corniche », te cacheraient le pont sans limites de l'océan, jeté entre les continents et les civilisations. Il te semblerait, comme il me semble à moi tandis que je t'écris sous un très haut palmier, demeurer comme un dernier être humain échappé à un cataclysme destructeur du monde : ou être le premier, appliqué à reconstruire la vie.

Toi qui es amoureuse de liberté, ici tu serais totalement libre. Tu marcherais comme en extase à mon côté, jusqu'au premier sentier qui s'engage de la côte dans la forêt. Et tout à coup ce ne serait plus moi qui te guiderais. Brusquement sûre de toi-même comme tu ne l'as jamais été dans toute ta vie en Europe, ce serait toi qui me dirais : « Viens ! » Je crois que tu prendrais tes chaussures à hauts talons et que tu les ferais voler au loin, parmi les lianes, pour ne plus les retrouver.

Si, dans ta baignoire, sous le jet de la douche, tu t'es découvert un ancêtre poisson, ici, à Conakry, à un certain moment, dans ce climat qui est entièrement vie libre et déchaînée, tous se découvrent au moins un ancêtre africain, et la nostalgie de la terre natale nous remonte mystérieusement du sang et nous saisit à l'esprit et au cœur.

Toi, Mara, tu serais une petite sauvage heureuse dans la Forêt Vierge, sur le sentier d'une clairière connue seulement de toi. Des médecins et des psychologues disent que cette sensation de se trouver bien, ici en Guinée, de se sentir comme de retour à la maison, dépend de la température et de l'humidité qui abolissent le diaphragme de la peau entre le corps et l'air ambiant. Ce sera sans doute vrai. Mais je pense, au contraire, que peut-être le Paradis Terrestre se trouvait en ce lieu : peut-être à l'endroit où s'ouvre la clairière et où tu marches à travers la forêt, les pieds nus.

Trouverons-nous ensuite le chemin du retour ?

Je t'assure que cela n'a aucune importance pour ton ami.

DANIEL
(Trad. : Ezio Riboli, 5^e Comm.)